

FELINA FILMS, FILMS GRAND HUIT, INERCIA PELÍCULAS,
GANAS PRODUCTIONS & NEW STORY
présentent



Mi Bestia

Un film de **Camila Beltrán**

2024 | Colombie, France | 1h15
1.33 | 5.1 | JPEG 2000

Presse

Claire Viroulaud
claire@cinesudpromotion.com
06 87 55 86 07

Distribution

New Story
contact@new-story.eu
01 82 83 58 90



LE 4 SEPTEMBRE AU CINÉMA



Synopsis

Bogota, 1996.

La population est effrayée : le diable va arriver lors d'une éclipse de lune imminente. Mila, 13 ans, sent que le regard des autres sur elle se fait plus oppressant. Elle se demande si la métamorphose de son corps a un rapport avec cette prophétie. Le jour tant redouté arrive, la lune rouge illumine le ciel.

Entretien

avec la réalisatrice

Quelle est la genèse de « Mi Bestia » ?

Le film vient de mes souvenirs d'enfant, alors que j'étais adolescente à Bogota, et de ce jour particulier où l'on a annoncé une prophétie : tout à coup, les gens ont réellement cru que le Diable allait venir ! Partout, on ne parlait que de cela. Le point de départ de *Mi Bestia* vient de ce croisement entre l'adolescence d'une jeune fille et l'attente de cette prophétie.

Parlez-nous de cette fête de la Lunada, évoquée dans le film ?

Ce sont des fêtes dans des écoles avec des chants, des spectacles, pour récolter des fonds. Dans mon film, la Lunada est associée à l'éclipse et à la prophétie, c'est une manière d'exorciser l'événement attendu. Je ne voulais pas faire un film trop intimiste. La fête me permettait de faire entrer le film dans la catégorie de ces teen movies fantastiques que j'aime tant, type *Carrie*.

La question de la religion est importante dans le film, Mila est dans un collège catholique où la peur du Diable est décuplée...

Oui, je voulais lier la question du diable à la perception du féminin. La Colombie est un pays très catholique. On croit vraiment en Dieu et on a encore peur du Diable ! On a peur de l'inconnu aussi. Le personnage

de Dora, c'est cet inconnu. Elle incarne cette forme d'association que certains créent entre la femme, le diable et le monstre. Avec ce film, j'ai essayé de montrer que les femmes n'ont pas peur. On est avec Dora, on est avec Mila à qui sa nounou donne la force de se libérer, on inverse presque les choses, c'est le monde normalisé qui devient inquiétant.

Parlons des figures masculines du film, notamment David, le beau-père. C'est un possible prédateur...

Oui, il se cache derrière la figure du protecteur. C'est seulement grâce au point de vue de Mila que l'on peut percevoir ce malaise dans le regard qu'il porte sur elle comme un objet de désir. Cette pression ne vient pas seulement de lui d'ailleurs, c'est celle de la société, des telenovelas, elle pose la question de la place des femmes.

Mais cette menace n'est pas fantasmée. Elle est le fruit de cette société-là. Après avoir écouté l'histoire personnelle de Dora, Mila décide de ne plus monter en voiture avec David et quand il l'attend à la sortie du collège, elle s'enfuit. Elle n'aurait pas réagi de cette manière s'il n'y avait pas eu cette confiance de Dora juste avant.

C'est l'idée que la transmission de femme à femme la rend plus forte ?

Oui, tout à fait. Sur le tournage, on a beaucoup

parlé de ces sujets-là. On a constaté qu'on a toutes eu l'expérience d'être la proie d'un ou plusieurs hommes à des moments de notre vie, à différents degrés. Ça fait longtemps qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans la façon de regarder les femmes ou les jeunes filles. Ici, en France, on commence à le comprendre mais en Colombie, on en est encore loin.

La mère de Mila ne se doute de rien, notamment quand elle l'envoie porter ses affaires dans la voiture de David...

Elle pense faire bien mais ne voit pas où se trouve le vrai danger. De manière générale, je ne voulais en aucun cas être dans le jugement mais décrire une atmosphère qui engendre ces comportements. C'est la société dans son ensemble qui nuit, pas les individus. La clé pour Mila, c'est d'agir, c'est ce qu'elle fait à la fin, ne pas se placer comme victime mais faire quelque chose... Il est peut-être temps de découvrir « notre bête » et de s'affirmer pleinement en refusant d'être une proie !

Dans le film, on évoque la disparition de Dolores Reyes, les histoires d'enlèvement de jeunes filles : réalité ou légende en Colombie ?

Il existe plein d'histoires comme celle-ci ! Quand j'étais adolescente, je ne pouvais pas marcher





”

**Avec ce film,
j'ai essayé
de montrer
que les
femmes n'ont
pas peur.**



seule ou prendre le bus comme mes frères le faisaient. C'était trop dangereux pour les filles. On a très peur dans cette société. On nous dit qu'il y a toujours un violeur qui rôde. À travers ce fait divers, j'ai essayé de montrer cette violence et surtout la peur tétanisante qu'elle engendre - parfois plus violente que les risques réels.

La télévision est très présente dans le film...

Parce qu'elle était très présente dans mon enfance ! Pour l'anecdote, le journaliste qui apparaît à un moment dans les informations télévisées est mon vrai père. Il était vraiment journaliste. Quand j'étais petite, il m'emmenait travailler avec lui, notamment la nuit, pour monter des reportages sur des concours de beauté ou des faits divers horribles. Je m'endormais dans les valises avec plein de cassettes. C'est pour ça que la télévision est toujours très présente dans mes films, la réflexion sur l'image fait partie de moi.

Quelle est la place de l'animalité dans le film ? Comment l'avez-vous pensée?

Le rapport de domination que le monde occidental a exercé envers le monde animal et toutes les formes de vie "non humaines" est très problématique. Je suis beaucoup plus attirée par la conception animiste présente dans les croyances préhispaniques. Car dans cette conception, l'être humain se place dans un magma de vie qui se métamorphose sans cesse, où il y a de l'interdépendance, où les êtres sont liés. C'est dans cet espace que Mila trouve un appel d'air, c'est ce monde-là qui la sauve.



Il y a un travail hors du commun à l'image, quels parti-pris formels avez-vous adopté avec votre chef-opérateur Sylvain Verdet?

Avec Sylvain, on s'est posé beaucoup de questions : comment rentrer dans le monde de Mila ? Il était évident que je n'allais pas utiliser de voix off, ce que vit Mila ne peut pas être formulé, c'est trop viscéral. Il fallait donc que son intériorité s'exprime par l'image.

Ma référence principale était le court métrage *Valentin de las sierras* de Bruce Baillie (1967), un film expérimental proche de la matière, de l'eau, de l'animalité. Nous avons décidé de ne pas tourner à 24 images/sec mais à 16, 8, 12, ce qui crée plus ou moins de décalage et de flou dans le mouvement. En plus, on a trouvé en post-production un moyen de simuler l'impression de plusieurs cadences au sein du même plan; ce qui relève d'un travail artisanal de l'image numérique. Il s'agit d'enrichir les niveaux de perception de Mila. Nous avons voulu évoquer sa subjectivité, et assumer le fait que l'on se place toujours dans son regard à elle.

Ce parti-pris est renforcé au montage aussi...

Oui complètement. Quand on filme le point de vue d'un enfant ou d'une adolescente, il me semble naturel de ne presque jamais voir les adultes en entier. Dans le film, ils sont toujours vus de manière fragmentée. Ici, tout se mélange pour elle : la télévision, les dialogues, les endroits où elle se promène, la boue, le sang... Cela constitue son monde sensoriel et organique. Je voulais vraiment échapper à un regard neutre sur elle.

Le film est essentiellement en plans

serrés, sauf le premier et le dernier plan qui sont larges. Pourquoi ces deux plans pour « encadrer » le film ?

Effectivement, le film est tout le temps en plans serrés. C'est un choix qui correspond à l'idée de l'ultra-subjectivité déjà évoquée et à l'importance de la matière, de l'aspect organique de tous ces corps.

Les deux plans larges révèlent où se situent les personnages. Le prologue est tourné à Bogota même si c'est un endroit qui semble très sauvage. C'est un jour qui se lève dans une nature où bruissent les sons. Et très vite, en découvrant Mila la séquence d'après, on a la sensation d'un appel, qu'elle vient de là. A la fin du film, on redécouvre cette ville immense où les personnages semblent petits dans cette immensité. Ce plan, je ne voulais pas que ce soit juste le dénouement d'une histoire, il raconte aussi la liberté du personnage, sa volonté de surmonter quelque chose.

Comment avez-vous imaginé la transformation de Mila ?

Je n'avais pas envie de faire appel à des VFX sophistiqués. Ce n'est pas une X (Wo)Man ! Ni une femme oiseau. Je voulais qu'à travers cette transformation s'incarne la métaphore de la vie animale, végétale et toute la puissance féminine. Ce n'était pas important pour moi d'avoir un rapport réaliste à la transformation, je cherchais plutôt une célébration de la vie par l'image et le son qui passerait par les branches, les matières, les plumes, les chuchotements...

Puis, à cette étape du film, je me suis souvenue d'une phrase de Robert Desnos : « Le vrai cinéma c'est aussi quand on voit la trace d'un baiser sur le support de l'écran ». J'aime l'artisanal, j'aime la possibilité de me dire : « oui c'est un film, ce n'est

”
C'est la société dans son ensemble qui nuit, pas les individus.

pas vrai, et alors ? ». J'ai voulu assumer l'aspect conte, fable, de cette histoire. C'est le cinéma que j'aime et que je voudrais continuer à faire !

Comment avez-vous trouvé la comédienne Stella Martinez qui incarne Mila ?

Je n'ai pas fait de casting conventionnel, je crois au destin ! Alors j'ai réfléchi à l'envers : pour trouver mon personnage principal, je devais chercher mon personnage secondaire ! (rires) En effet, le postulat était que notre Dora, cette femme afro descendante, vivait certainement en banlieue, dans les quartiers où vit cette communauté, et instinctivement, j'ai pensé que Mila devait aussi vivre là. Je voulais que les deux comédiennes qui allaient incarner Mila et Dora partagent immédiatement une complicité, soit qu'elles se connaissent même déjà, soit qu'elles aient quelque chose de fort en commun. Et c'est comme ça qu'on est tombé sur Stella qui était quasiment la seule blanche à danser





”

**J'ai voulu
assumer
l'aspect
conte, fable,
de cette
histoire.**

avec un groupe d'afro-colombiennes. Elle était très magnétique. Chaque semaine pendant deux mois, je venais travailler avec elle. Je voulais quelqu'un qui saurait incarner tous ces mystères et c'était elle.

Comment pensez-vous que le film sera perçu en Colombie ?

On va voir... Ce sont des sujets très peu évoqués par le cinéma colombien, et encore moins de cette façon-là. Je pense qu'il y a beaucoup de femmes, surtout de ma génération, qui attendaient qu'on puisse mettre à l'écran cette atmosphère dans laquelle on a grandi, ces récits qui nous hantent, la frustration de la peur, etc.

Pour les nouvelles générations, comme celle de Stella, la comédienne du film, j'espère que le film puisse ouvrir des possibilités, les aider peut être à forger un paysage intime autonome face au monde d'aujourd'hui.

Camila Beltrán

Camila est d'abord remarquée pour son travail de vidéaste : ses films expérimentaux comme *La Fiesta* (2006), *Le Soleil Brille* (2007), *La Mala Hija* (2010) sont sélectionnés dans les festivals alternatifs sud-américains.

Elle quitte son pays et intègre l'école supérieure d'Arts de Paris-Cergy. A la fin de ses études, elle part à Tijuana pour réaliser son premier court métrage de fiction, *Pedro Malheur*, qui obtient la mention spéciale du Jury au festival de Clermont-Ferrand en 2014, et participe à plusieurs festivals européens. Son dernier court, *Pacífico Oscuro*, est sélectionné au Festival de Locarno 2020. *Mi Bestia*, son 1^{er} long-métrage, est inspiré des souvenirs de la Colombie des années 90.

À la tête de Felina Films, elle est également la monteuse du prochain film de César Acevedo (réalisateur de *La Terre et l'Ombre*, « Caméra d'or » du Festival de Cannes 2015), *Horizonte*.





Liste artistique

MILA Stella MARTINEZ
DORA Mallely Aleyda MURILLO RIVAS
DAVID Héctor SANCHEZ
EVA Marcela MAR

Liste technique

SOCIÉTÉS DE PRODUCTION Felina Films, Films Grand Huit
COPRODUCTION Inercia Películas et Ganas Productions
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS Lionel MASSOL, Camila BELTRÁN
PRODUCTRICES EXÉCUTIVES Paola Andrea PÉREZ NIETO,
Marcela MAR, Valeria ESTEBAN
PRODUCTRICE ASSOCIÉE Pauline SEIGLAND
DISTRIBUTION FRANCE New Story
VENTES INTERNATIONALES Pulsar Content

RÉALISATION Camila BELTRÁN
IMAGE Sylvain VERDET
MONTAGE Jeanne OBERSON, Camila BELTRÁN
DÉCORS Sofía GUZMAN
COSTUMES Luz Helena CÁRDENAS
CHEF OPÉRATEURS DU SON Juan Felipe RAYO
MONTAGE Damien TRONCHOT
MIXAGE Frédéric HAMELIN
MUSIQUE Wissam HOJEIJ
SCÉNARIO Camila BELTRÁN, Silvina SCHNICER
1^{ER} ASSISTANT MISE EN SCÈNE Santiago Porras CLAVIJO
DIRECTION DE PRODUCTION Catalina PATARROYO